

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Les Jumeaux vénitiens

Comédie

Carlo Goldoni| 1h50 | Mise en scène Jean-Louis Benoît. Théâtre Hébertot, Paris 17^e, tél.: 01 43 87 23 23.**Ensemble ensemble**

Théâtre conceptuel

Vincent Thomasset

| 1h | Mise en scène et chorégraphie Vincent Thomasset. Le 26 mars à La Passerelle, Saint-Brieuc (22), tél.: 02 96 68 18 40; le 31 mars au festival Artdanthé, Vanves (92), tél.: 01 41 33 93 70.

Du classique à l'ultracontemporain, du psychologique à l'expérimental, du très parlé au quasi-dansé... Il y a loin, apparemment, des bavards, extravertis et hystériques *Jumeaux vénitiens* de Goldoni (1745) aux créatures a priori désincarnées et pourtant singulièrement vivantes et mouvantes, toutes de noir vêtues dans un espace-boîte, noir lui aussi, d'*Ensemble ensemble* du chorégraphe, metteur en scène, poète et plasticien Vincent Thomasset (43 ans). Et pourtant... L'interrogation sur le langage et ses illusions, sur la singularité et le double, l'identité de soi à travers l'espace, la ville, les autres enfin, est présente dans chaque spectacle, du XVIII^e siècle à aujourd'hui. Carlo Goldoni (1707-1793) s'attaque aux plus fascinants et déroutants imbroglios lorsqu'il imagine cette féroce comédie d'amour, d'argent et de mort par le biais de ce duo improbable de jumeaux qui s'ignorent depuis des années, ne vivent même pas dans la même cité, l'un imbécile, l'autre séducteur roué, mais qui débarquent ensemble à Vérone pour y organiser leurs mariages. Et le parcours chahuté des deux frères – Zanetto et Tonino – vers le plaisir, le désir, sera encore pimenté par la galerie de personnages absurdes, voire abjects, qu'ils seront forcés de côtoyer : d'amoureuses pudibondes ou hardies en amis traîtres ou hypocrites et serviteurs insolents ou méchants. Transformant les personnages souvent figés et caricaturaux de la traditionnelle commedia dell'arte en antihéros tourmentés et ordinaires de son siècle, Goldoni n'y va pas de main morte, ici, avec les mesquineries, les compromissions, les bassesses de la petite bourgeoisie du temps... « *Il n'y a pire fumier que l'homme qui se dit homme de bien et qui ne l'est pas* », dira avant de se suicider – et après avoir assassiné un des jumeaux – le pire protagoniste de la pièce à l'intrigue comme démultipliée, en jeu de miroirs perpétuel. Dans un espace blanc volontairement neutre, et sous les lumières translucides jusqu'à l'éblouissement de Joël Hourbeigt, Jean-Louis Benoît a tenté de démêler l'histoire si cruelle, en constants dédoublements et parallèles. Dans ses quelque cent vingt comédies, le prolifique Goldoni ne tue guère en effet ses personnages...

Mais est-ce l'interprétation anecdotique, pour alerte qu'elle paraisse, de Maxime d'Aboville – qui incarne seul le bon et le mauvais jumeau? Le spectacle pourtant joliment ficelé laisse un goût d'inachevé. D'inaccompli face à la course vaine de ces créatures sans grand intérêt mais aux beaux costumes, mues par leur seul immédiat contentement. Est-ce ce qu'avait voulu Goldoni?

La course folle des corps et des mots, c'est aussi ce qu'explore sans fin Vincent Thomasset. Dans quel mouvement, dans quel trajet, réflexions et sensations s'interpénètrent-ils et font sens? Comment le sonore – les mots, les voix – peut architecturer et commander le geste, la présence au monde. Comment la pensée, l'idée transforment nos chorégraphies ordinaires, quotidiennes et intimes. L'exercice, un poil conceptuel, est ambitieux. Sur scène, Thomasset joue d'illusions (les acteurs sont doublés en direct...) qui créent des effets bizarres, déstabilisants. A l'image même de sa démarche laboratoire, proche de celle d'une Nathalie Sarraute au fort des années 1960. Mais c'est aussi ce qui fait le prix de sa recherche, de son travail et de celui qu'il impose finement au public, non sans une obscure et mystérieuse mélancolie. De quelle étoffe, de quels chemins physiques secrets sont faits nos savoirs, nos cultures – notre «être ensemble», comme on dit aujourd'hui, s'interroge le créateur? Parfois avec insolence, parfois avec ironie, aussi. On sort de son impromptu – comme il existe aussi de romantiques impromptus musicaux – la tête et l'esprit en quête. Quels insondables échos ont donc dans nos vies les mots, les sons? Qu'en faisons-nous? C'est bel et bon de s'interroger encore au théâtre... ●

« *Il n'y a pire fumier que l'homme qui se dit homme de bien et qui ne l'est pas* » : Goldoni se régale.



SCÈNES

«ENSEMBLE ENSEMBLE» DE VINCENT THOMASSET, TOUTE UNE THÉORIE

Par Anne Diatkine

Qui, de la voix de l'acteur ou de son corps reflète l'autre? L'artiste Vincent Thomasset continue d'explorer ces jeux de dissociation quasi-enfantins dans une courte pièce abstraite donnée dans le cadre du festival d'Automne à Paris, où il est question d'être «ensemble», de s'«accorder».



Ensemble Ensemble de Vincent Thomasset. Photo Philippe Munda

«*Ensemble ensemble*» : et voilà, en lisant le titre de la pièce, qu'on pense maths modernes et théorie des ensembles, qu'on se demande si on va nous poser des questions sur les intersections entre les différents types de vivants qui peuplent la planète. A moins que le propos ne soit politique : est-on vraiment ensemble quand on est ensemble, là, au bureau, par exemple, ou dans la rue où chacun se côtoie, sans même buter sur l'autre, pourtant limitrophe ? Ensemble, ensemble : deux mots répétés, pour désigner un spectacle qui provoque, dans ses bons moments, l'inquiétude de la folie, perturbe nos perceptions et disloque les mots, en les interrogeant jusqu'à l'os, ce qui nous rappelle que ni parler, ni se mouvoir, ni penser, ne vont complètement de soi. Jusqu'où doit-on remonter pour s'assurer de la signification d'un terme, ou de la valeur d'une sensation ? Jusqu'où doit-on aller pour être certain de vivre dans le même espace, ici, la scène ?

Ils sont donc quatre sur le plateau anthracite, eux-mêmes habillés en noir, et ils surgissent de la pénombre. Ils sont peut-être beaucoup plus nombreux, resté tapis à épier. D'autres doubles surgiront peut-être du sol. Une femme parle. Elle voit, chez elle, «*des images, des bruits, des sons*». L'homme lui répond qu'il voit maintenant sur la scène vide «*des chevaux qui galopent sur la plage*», mais que pour les voir bien il faudrait qu'il attende longtemps. Commence une discussion sur ce que signifie être d'accord, «*avec soi, avec moi*» avec toi distinct de moi, et les mots entre eux, s'embrouillent, s'entrechoquent, se désamorcent, ça peut être pénible de se parler. Des souvenirs de *Sauve qui peut (la vie)* de Jean-Luc Godard remontent à la

mémoire (Jacques Dutronc et Nathalie Baye étaient également en proie à des troubles sensoriels et n'étaient jamais assurés de leur perception, surtout le personnage de Dutronc). Ce pourrait être formidablement ennuyeux mais ça ne l'est pas, grâce aux acteurs danseurs - Aina Alegre, Lorenzo de Angelis, Julien Gallée-Ferré, Anne Steffens-, qui réussissent à nourrir d'authenticité des propos qui parfois frôlent le oiseux. Car l'angoisse prend : «*Ce qui se passait dans ma tête ne se passait pas dans ma tête. J'étais ébranlée*», dit maintenant une jeune fille blonde...

Histoire vraie

Vincent Thomasset ramène chaque spectateur à l'enfance, quand les évidences n'existaient pas, et que tout était motif d'étonnement et d'interrogation. Certains passages, où la voix de l'acteur est dissociée de son corps et où chacun n'est qu'un reflet de l'autre sans qu'on sache qui est l'original, sont particulièrement aboutis. De même, tous les moments chorégraphiés, où la dislocation s'incarne dans des roulements de bras sans fins, sur le son du clavecin de morceaux baroques. D'autres périodes de ce spectacle court renouent avec des jeux enfantins : devenir une ombre chinoise par exemple.

Le spectacle part cependant d'une histoire vraie que Thomasset explore peu alors même qu'elle était prometteuse. Dans un vide-greniers, il y a une quinzaine d'années, le metteur en scène, auteur, acteur, scénographe, avait trouvé des carnets intimes d'une inconnue. Il a fait des recherches sur cette femme, peut-être écrivain. Jusqu'au moment où il est tombé sur une heure de conversation avec elle, sur France Culture, mettant enfin une voix et une personne sur les bribes de mots écrits qu'il avait gardés. Dommage qu'il ne fasse rien de cet épisode, et que cette femme écrivain tombe dans un trou ou d'autres ego la recouvrent. Pour se faire, il aurait fallu se fondre vraiment dans une quête vers l'autre. Ce qui n'est jamais que l'obsession cet *Ensemble ensemble*, ensemble répète-t-on une troisième fois, car l'opus s'inscrit dans la continuité du travail de Thomasset, qui explore toujours, en chair et en os sur le plateau, la distorsion des espaces mentaux.

Ensemble, ensemble, de Vincent Thomasset, au Théâtre de la Bastille, jusqu'au 24 octobre. Dans le cadre du festival d'Automne à Paris.

“S’IL N’Y A PAS UN PEU DE FICTION, ALORS À QUOI BON?”

Venu au théâtre par accident, **VINCENT THOMASSET** travaille autour du langage, qu’il soit littéraire, musical ou chorégraphique. Dans sa nouvelle création, *Ensemble Ensemble*, avec trois danseurs et une comédienne, il passe au dialogue et approfondit la figure du double.



“Le corps émet des signes qui complètent les mots ou bien parfois disent le contraire”

Après *Lettres de non-motivation* de Julien Prévieux, créé en 2015, vous présentez *Ensemble Ensemble*. Quels sont les différents matériaux que vous avez convoqués pour ce nouveau spectacle ?

Vincent Thomasset – Comme le projet date de plusieurs années, de nombreux matériaux accumulés au fil du temps se sont comme sédimentés. Puis l’écriture est venue. Au départ, j’avais pensé un projet pour une femme qui traverserait des villes, des paysages, des régions dont elle ne parlerait pas la langue. Puis j’ai ressorti des carnets intimes d’une femme, Annie Duthil, trouvés dans un marché aux puces il y a longtemps. En tapant son nom sur internet, j’ai entendu sa voix dans une émission, *Mémoire du siècle*, où elle racontait sa vie et surtout celle de son père, un grand pédagogue. C’est un matériau très riche et intéressant sur lequel nous avons travaillé au début, puis nous avons à nouveau bifurqué, même s’il reste encore cette idée-là : qu’est-ce que l’on raconte quand on se raconte aux autres ? Comment se raconte-t-on au cours d’une vie ? Comment est-ce que l’on appréhende tout ce qui nous traverse sous forme orale et écrite ? Pendant longtemps, j’ai cherché une manière de parler des choses sans en parler ; avec ce projet, je cherche à parler de choses dont on ne parlerait pas comme ça. Il n’y a pas de sujet spécifique, plutôt des choses volatiles, entre le réel et la fiction.

Est-ce que se raconter soi-même nécessite un rapport à la fiction ?

Pas nécessairement. En revanche, je dirais – et c’est très personnel – que s’il n’y a pas un peu de fiction, alors à quoi bon ? C’est pour cela que je fais ce métier. J’ai un rapport fort à l’écriture depuis mon enfance. Je n’ai pas de forme de croyance, malheureusement, j’aurais aimé croire à quelque chose que j’estime fictionnel. Alors je travaille avec la fiction pour essayer de la rendre tangible, quelque chose qui ne serait pas concret mais qui existerait. Les personnages disent ce qu’ils ressentent, mais aussi comment ils se sentent physiquement. Ce sont des petites choses, délicates, des comportements induits par ce qui se passe dans la tête et ce que l’on ressent.

C’est délicat à dire et à mettre en scène ?

Oui, et en même temps c’est ce que j’ai envie de faire. Je crois que c’est une pièce de la maturité pour moi, je suis allé de droite à gauche, j’ai mené mes recherches et là, j’ai l’impression de toucher le cœur de ce que j’ai envie de travailler. J’avais écrit beaucoup de textes et en rencontrant l’équipe, certains sont devenus plus évidents que d’autres, notamment un dialogue. Je n’avais jamais écrit de dialogue.

Oui, c’est étonnant, d’autant que les auteurs contemporains se méfient du dialogue...

Je m’en méfiais aussi ! J’écrivais des textes hétérogènes que j’assemblais. Maintenant, j’arrive au théâtre et au dialogue. J’ai commencé par écrire un texte pour une femme et puis j’ai mis des didascalies dans lesquelles je lui disais des choses, je lui parlais, et je suis finalement parvenu à un dialogue, les didascalies ont laissé place à un deuxième personnage. Je les appelle “moi” et “toi”.

Comme si l’auteur dialoguait avec son personnage ?

Oui, avec l’interprète et le lecteur aussi. Et il y a un acteur qui dit les didascalies, ça lui donne comme une fonction de metteur en scène au plateau. Il y a un dialogue entre “moi” et “toi”, entre une femme et un homme, la vision du couple peut être convoquée, mais j’essaie de ne pas aller en plein dedans, alors comme dans *Bodies in the Cellar* (2013), j’utilise le doublage. J’ai toujours été fasciné par la figure du double. Quand j’écrivais adolescent, je parlais déjà à trois niveaux, il/tu/je, comme une tentative d’appréhender le monde à plusieurs niveaux, à travers différents axes. Mais la présence du corps est importante pour moi. Quand j’ai commencé le théâtre et que je me suis retrouvé sur un plateau, j’ai eu le sentiment de me trouver du bon côté des mots, je l’ai senti. Avant, les mots me tournaient dans la tête. Là, je travaille avec trois danseurs et une comédienne, c’est aussi pour revendiquer l’importance du corps. Contenu et contenant sont ex æquo, pour se dire que les deux peuvent parler à armes égales.

Qu’est-ce que le corps peut dire que la pensée ne dit pas ?

Le corps ne dit rien mais il permet de comprendre des choses sans mettre des mots dessus. Il émet des signes qui complètent les mots ou bien parfois disent le contraire. J’ai l’impression que le corps peut dire plus sincèrement ce que l’on veut dire réellement comme une forme de vérité.

Vous travaillez toujours la question de l’identité ?

J’ai toujours essayé de définir ce que l’on est et la manière dont on a envie de se définir et de définir ce qui nous entoure. La construction de l’identité est complexe et nourrie de ce que l’on traverse et des lieux qui nous ont construits. C’est ce point de rencontre entre mon histoire, les histoires et l’Histoire. **Hervé Pons**

Ensemble Ensemble Écriture, mise en scène et chorégraphie Vincent Thomasset, le 26 septembre à 20h30, le 27 à 21h, Théâtre du Gymnase. Création à Actoral.17